

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
<b>Herausgeber:</b>	Société fribourgeoise d'éducation
<b>Band:</b>	47 (1918)
<b>Heft:</b>	2
<b>Rubrik:</b>	Chronique littéraire

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Nous admettons volontiers que l'indice préconisé par le Dr Messerli, tenant compte d'un plus grand nombre d'éléments, évalue plus exactement la résistance individuelle.

(A suivre.)

A. WICHT.

## Chronique littéraire

### Silhouette de Guerre : Le général Pétain.

C'est le 21 février 1916 que se déclencha soudainement la fameuse attaque allemande contre Verdun. Jamais ruée d'hommes, de fer et de feu ne fut plus formidable ; jamais dans l'histoire des mêlées de peuples ne s'était vue pareille accumulation de moyens de destruction. Sous cette colossale poussée, les premières lignes françaises fléchissent ; le fort de Douaumont, envahi par le torrent dévastateur, succombe dans la tourmente infernale ; d'un bond surhumain, l'ennemi réussit à prendre pied à moins de sept kilomètres de la citadelle.

L'heure est grave. Un sentiment d'angoisse plane sur l'Europe anxieuse ; déjà une vague stupeur parcourt les rangs des Alliés. Qui va rétablir la situation ? C'est le général Pétain. Bientôt, en effet, des nouvelles réconfortantes arrivent coup sur coup. Comme dit le poète, l'espoir changea de camp, le combat changea d'âme. L'énergie indomptable d'un chef a suffi pour enrayer à tout jamais les progrès de l'offensive allemande. Presque inconnu la veille même de ces événements décisifs, le général Pétain est subitement porté au premier plan.

Dans une admirable esquisse biographique burinée en traits saisissants et due à la plume alerte de Miles, le *Correspondant* du 10 octobre fait connaître au public l'éminente personnalité de celui qui tient dans son cerveau les destinées militaires de la France.

L'aspect d'ensemble du général donne l'impression inoubliable d'une nature vigoureusement trempée, offrant l'apparence frappante d'un équilibre parfait entre le physique et le moral. Simple et modeste en tout, il a horreur des manifestations extérieures de vanité, ne portant jamais que la croix de la Légion d'honneur, bien qu'il soit pourvu de nombreuses décosrations étrangères. Il déteste le bluff, le « chiqué », le panache, lorsque celui-ci n'est que « le couvre-chef de la médiocrité ». D'un caractère indépendant quoique discipliné, il ne doit sa carrière qu'à sa valeur personnelle. Aussi bien,

les coteries, les politiciens intéressés, les vils flatteurs, les « recommandations » n'ont aucune prise sur lui ; partant, sa liberté d'esprit et d'action demeure complète. Par son attitude, il sait commander le respect, maintenir à distance ses subordonnés, sans morgue ni raideur de sa part. C'est, dit Miles, un tempérament passionné sous un masque de froideur. Dur aux incapables, aimé des bons officiers, estimé de tous, inflexible pour les manquements au service et à la discipline, peu ménager de reproches, avare de compliments, strictement juste et impartial, tel nous apparaît le généralissime de l'armée française. Liseur infatigable, causeur brillant, tenant ses interlocuteurs sous le charme de son esprit pétillant, il possède des connaissances aussi étendues que variées. S'il déteste cordialement les bavards, il possède d'autant plus la véritable éloquence, « celle qui revêt comme un riche manteau les pensées fortes ». Il ne cache pas son admiration pour le style majestueux de Bossuet, se plaisant même à réciter le passage de l'oraison funèbre de Condé se rapportant à l'immortel récit de la bataille de Roeroy.

Doué d'une intelligence profonde, d'une merveilleuse rapidité de compréhension, d'une mémoire sûre servie par une diction claire et nette, le général possède à un haut degré les qualités transcendantes qui font les hommes supérieurs et les âmes d'élite. Conscient des responsabilités écrasantes qui lui incombent, il en est arrivé à se faire une conception intransigeante du devoir. Selon lui, toute sensibilité chez un chef doit être considérée comme une marque de faiblesse. Malgré cette mentalité étonnante chez un homme qu'a façonné la culture latine, le général Pétain a donné maintes preuves de sa générosité large et discrète.

Sous le grade de colonel, il s'applique à faire de son régiment un merveilleux instrument de guerre. Peu soucieux des exercices de parade, il cherche avant tout à développer l'instruction professionnelle et tactique des cadres. Cette éducation doit tendre à l'élosion des vertus guerrières plutôt qu'à obtenir des qualités de caserne. Dans ce but, Pétain cite l'exemple typique fourni par les armées japonaises. Sa maxime favorite est celle-ci : Une troupe est invincible lorsqu'ayant fait d'avance le sacrifice de sa vie, elle est décidée à faire payer à l'ennemi le plus cher possible ce sacrifice.

Sur le terrain, le général Pétain est un manœuvrier incomparable, grâce à la précision de son coup d'œil et à son parti pris de ne rien attendre du hasard. Les manœuvres terminées, il émerveille ses auditeurs, par ses magistrales et judicieuses critiques où se révèle son étonnante intuition des

choses de la guerre. Déjà bien avant la conflagration actuelle, il avait pressenti l'importance capitale d'un excellent service de liaisons, préconisant tous les moyens possibles pour augmenter la rapidité des transmissions.

Quels sont les secrets de cette formation peu ordinaire ? Les livres, l'étude acharnée, la réflexion, nous révèle Miles. Ajoutons-y une maîtrise absolue de soi-même obtenue à force de discipline et d'efforts de volonté. Ainsi se trouvera réalisée, chez le général Pétain, l'harmonie du talent et du caractère si fortement prisée déjà par Napoléon.

Les débuts de Pétain comme officier furent quelconques ; il ne se révéla conducteur d'hommes que lorsqu'il fut parvenu au grade de chef de bataillon. Les années qu'il passa à l'Ecole de Guerre comme professeur de tactique ont fait époque ; ses élèves-officiers garderont l'empreinte ineffaçable des leçons d'un maître aussi distingué. A 57 ans, il est encore colonel, alors que plusieurs de ses collègues de promotion portent déjà les « trois étoiles ». La guerre le trouve en garnison à Saint-Omer. Le 15 août, il lance son régiment à l'assaut de Dinant-sur-Meuse et reprend cette ville à l'ennemi. Le 30 août, après le combat meurtrier de Saint-Richaumont, il a pour mission de protéger la retraite d'une armée française et réussit à faire reculer les Allemands. Ce jour-là, ces derniers commenceront à redouter ce rude adversaire. Bientôt, on confie au colonel Pétain, récemment promu général, le commandement de la 3<sup>me</sup> division, alors déséparée, affaiblie et pour ainsi dire hors d'état de tenir campagne. Pétain a tôt fait d'y rétablir l'ordre et la discipline. A la tête de sa division reformée, il joue un rôle brillant à la bataille de la Marne et se fait citer à l'ordre du jour de l'armée. Au printemps 1915, c'est lui qui dirige l'offensive de grand style tentée contre Carenty et Ablains-Saint-Nazaire et qui aboutit au savant encerclement de ces forteresses. De magnifiques succès viennent couronner sa brillante tactique et les efforts de ses vaillantes troupes, succès dans lesquels il n'a pas de manque de mettre en relief le rôle glorieux de l'intrépide infanterie française. Sa méthode consiste principalement à demander à l'artillerie une préparation complète et foudroyante, puis à produire sur l'ennemi un effet de surprise. Commandant d'armée en automne 1915, lors de la grande offensive française de Champagne, il a la sagesse de s'arrêter à temps pour éviter des pertes inutiles, car « il sait proportionner l'étendue des sacrifices à l'importance du but à atteindre ». Mais la plus belle page à consacrer à l'illustre général, c'est sans contredit celle de Verdun. Appelé d'urgence par le général Castelnau, il remédié séance tenante

à l'impéritie de ses prédécesseurs. Déterminant savamment sa ligne de résistance, il entraîne l'ennemi à une longue bataille d'usure et répond victorieusement à tous les assauts, à tel point qu'il reconquiert de haute lutte le fort désormais légendaire de Vaux. C'est alors qu'il lance son fameux ordre du jour finissant par ces mots qui retentissent comme une vibrante sonnerie de clairon : J'étais de l'armée de Verdun ! Ne croirait-on pas entendre Bonaparte, dans sa proclamation à ses troupes en haillons, au lendemain des immortelles victoires d'Arcole et de Rivoli : J'étais de l'armée d'Italie !

Dans sa dernière offensive en Champagne, le kronprinz cherche la revanche de ses insuccès réitérés devant Verdun. C'est en vain ; le prince impérial a de nouveau affaire au terrible jouteur qu'est le général Pétain. Le bastion formidable de Moronvilliers, pilier angulaire de la résistance allemande, est emporté d'assaut. Depuis lors, par la force même des choses, Pétain est élevé au commandement suprême. On peut dire de lui ce que disaient les soldats du général duc de Villars : Saint Roch est devenu saint à force de faire des miracles et Villars maréchal à force de remporter des victoires ! Les vœux unanimes de l'armée ratifient l'heureux choix du gouvernement français. Du reste, les états-majors reconnaissent en lui le chef qui a le mieux su s'adapter aux exigences inéluctables de la guerre. La bravoure personnelle du nouveau généralissime l'auréole d'un incomparable prestige. La troupe a en lui une confiance absolue ; elle sait que les sacrifices qui lui sont demandés ne seront jamais stériles. On ne saurait faire plus bel éloge d'un général.

En résumé, le général Pétain est un homme de guerre accompli ; il continue noblement la brillante lignée des Joffre, des Galliéni, des Castelnau qui ont illustré déjà à tant de titres les armes françaises.

(A suivre.)

Antonin BONDALLAZ.

